

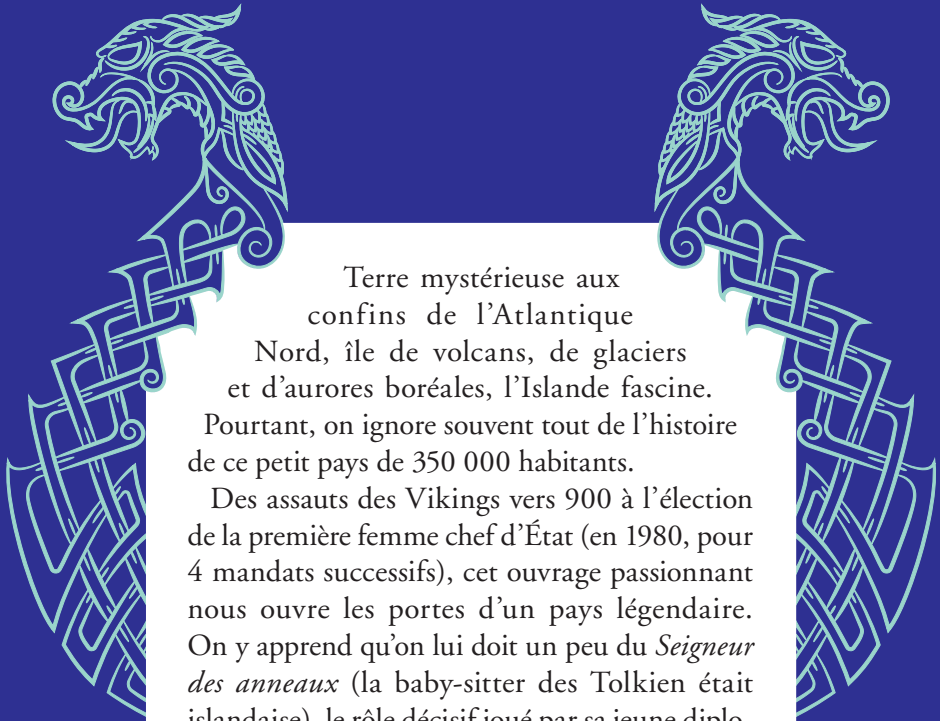
Egill Bjarnason

HISTOIRE DE
L'ISLANDE



ce
petit
pays qui
fascine
le monde

autrement



Terre mystérieuse aux
confins de l'Atlantique

Nord, île de volcans, de glaciers
et d'aurores boréales, l'Islande fascine.

Pourtant, on ignore souvent tout de l'histoire
de ce petit pays de 350 000 habitants.

Des assauts des Vikings vers 900 à l'élection
de la première femme chef d'État (en 1980, pour
4 mandats successifs), cet ouvrage passionnant
nous ouvre les portes d'un pays légendaire.
On y apprend qu'on lui doit un peu du *Seigneur
des anneaux* (la baby-sitter des Tolkien était
islandaise), le rôle décisif joué par sa jeune diplo-
matie dans la création d'Israël, ou encore que
l'éruption du volcan Laki en 1783 n'est pas sans
lien avec la Révolution française, par son impact
sur l'agriculture de toute l'Europe.

Une histoire étonnante, pour dépasser les idées
reçues et mieux connaître ce pays moderne qui
occupe une place tout à fait singulière en Europe
et dans le monde.

Egill Bjarnason est journaliste et vit à Reykjavík.
Il travaille pour plusieurs médias parmi lesquels
le *New York Times* et le *National Geographic*.

Traduit de l'anglais par Séverine Weiss

Histoire de l'Islande,
ce petit pays qui fascine le monde

Egill Bjarnason

Histoire de l'Islande,
ce petit pays qui fascine le monde

*Traduit de l'anglais
par Séverine Weiss*

Éditions Autrement

Publié en langue anglaise sous le titre
How Iceland changed the World par Penguin Books
© Egill Bjarnason 2021
© Autrement, un département de Flammarion, 2021
pour la présente traduction
ISBN : 978-2-0802-6847-1

Introduction

Selfoss a quelque chose d'unique. Les soixante-trois villes et villages islandais ont presque tous été fondés pour leur intérêt sur le plan maritime, et sont visibles des navires en approche ; tandis que Selfoss se trouve à l'intérieur des terres, loin de la côte rocailleuse. C'est là que j'ai grandi, privé de tout accès à la mer.

La ville se situe sur la rive orientale du fleuve Ölfusá, le plus large du pays, qui prend sa source dans un glacier situé à 240 kilomètres de là. Pendant les neuf cents premières années qui suivirent la création de Selfoss, la région ne vit guère passer de voyageurs, car traverser le fleuve à cheval ou en barque était une aventure particulièrement périlleuse et, pour être honnête, qui n'avait pas beaucoup d'intérêt. Finalement, dans un geste ayant valeur de symbole, les autorités islandaises et danoises unirent leurs forces pour construire un pont suspendu. Achevé en 1891, treize ans avant l'arrivée de la première automobile, celui-ci relia l'ouest et le sud de l'Islande. Selfoss devint une halte pour les périples au long cours – le lieu où faire sécher ses vêtements et s'informer des conditions météorologiques auprès des voyageurs se dirigeant dans la

direction opposée. Aujourd'hui, les gens s'y arrêtent pour manger un hot dog.

Le pont continue de drainer un grand nombre de véhicules vers le centre-ville et constitue le premier point de repère autour duquel tout le reste s'organise, comme le ferait un port dans une ville côtière. Si d'autres villes ont une conserverie de poissons, nous possédons une exploitation laitière. Et au lieu de regarder les navires entrer et sortir du port, nous pouvons contempler nos voitures en train de tourner encore et encore, le principal rond-point étant absolument gigantesque – digne d'une « grande ville ». Après tout, avec ses huit mille habitants, Selfoss est l'une des plus grandes agglomérations d'Islande. Ne vous laissez donc pas intimider par sa taille si vous vous promenez dans le coin ; et ne vous inquiétez pas si vous êtes l'unique piéton de la rue – seuls les enfants, et parfois un conducteur privé de permis pour ivresse au volant, se déplacent à pied dans Selfoss.

Le long de sa rue principale se trouvent, entre autres, cinq salons de coiffure, trois agences bancaires, une librairie tenue par mes parents, une boutique vendant de la laine, une autre spécialisée dans les articles de Noël, et un supermarché nommé Krónan. C'est devant l'entrée de ce magasin que j'ai commencé ma carrière de journaliste, équipé d'un calepin et de l'appareil photo bas de gamme que me prêtait *Sunnlenska*, un journal local. Je faisais quotidiennement le pied de grue afin d'alpaguer des passants pour « La question du jour », une rubrique dans laquelle d'innocents piétons étaient invités à exprimer ouvertement leur opinion sur un sujet d'actualité dont ils ignoraient généralement presque tout, et – après un moment

garanti d'embarras intellectuel – à se faire tirer le portrait pour accompagner la réponse.

Au fil du temps, j'ai gravi les échelons jusqu'à la salle de rédaction. « Ces masques ne sont pas faits pour la natation : un sac de sex-toys retrouvé à la piscine » fut l'un de mes premiers gros titres. Un autre concernait une affaire criminelle dans laquelle un cultivateur de tomates s'était mis à faire pousser de la marijuana dans un abattoir abandonné. Il m'avait avoué qu'il était très stressant d'être secrètement un baron de la drogue au sein de sa petite communauté. Si bien qu'il consommait lui-même l'essentiel de sa production.

Sunnlenska est resté en activité jusqu'à mes vingt-cinq ans, grâce à l'ingéniosité de son propriétaire. Parmi ses bonnes idées pour faire survivre le journal, il y avait le recours au troc : il aimait payer les gens en nature plutôt qu'en argent, avec les babioles que les entreprises locales lui donnaient contre de la publicité. Les primes de Noël, par exemple, consistaient en feux d'artifice, accompagnés d'une pile de livres reçus en service de presse. Un jour de paye, au printemps, il est arrivé au travail juché sur une bicyclette Mongoose à vingt-sept vitesses – un vélo de randonnée à pneus larges, équipé d'un porte-bagages arrière. « Il est à toi ! » m'a-t-il lancé, avec un enthousiasme surtout motivé par ce qui relevait manifestement d'un nouvel accord publicitaire. Je n'ai pas vu l'ombre d'un billet de banque ce mois-là.

Pour profiter comme il se doit de mon salaire, il m'a bien fallu l'enfourcher pour aller faire un tour. Et l'un des plus grands avantages de Selfoss, comme un guide de voyage s'empresse de le constater, c'est

la facilité avec laquelle on peut en sortir. La Route 1, la célèbre route qui fait le tour de l'île, traverse la ville de part en part.

Muni d'une tente et d'une quantité impressionnante de couscous, j'ai longé la laiterie et fait le tour du rond-point, en direction de l'est.

Officiellement, la Route circulaire est une boucle de 1 320 kilomètres reliant la plupart des villes et villages du pays ; soit environ quinze heures de voiture quand on la parcourt d'une traite. À bicyclette, cela demande un peu plus de temps. Le paysage islandais est réputé pour son caractère accidenté, et le long de la côte souffle un vent à décorner les bœufs. Pour couronner le tout, les statistiques et les modèles météorologiques sont tout bonnement incapables d'expliquer la fréquence à laquelle le vent vous soufflera dessus de plein fouet quand vous roulez à vélo. Toujours, vous pouvez me croire. Toujours.

Ma bicyclette obtenue grâce au troc a tenu le coup de manière admirable, mais entre les vents de face capricieux et les longues montées au sommet des collines, j'étais absolument épuisé après n'avoir parcouru que la moitié du pays. J'ai donc décidé de me reposer un peu à Húsavík.

Cette ville de la côte septentrionale donne sur la grande baie de Skjálfandi, ouverte vers le Grand Nord, la mer d'Islande, la mer du Groenland, l'océan Arctique et, plus loin encore, le pôle Nord.

Alors que je musardais dans le port, le genou endolori, j'ai engagé la conversation avec le capitaine d'une goélette en bois dont l'équipage avait besoin d'un membre en plus. Je n'ai pas tardé à découvrir que ce « un membre en plus » ne viendrait compléter

qu'une équipe d'une personne – à savoir le capitaine lui-même, Hörður Sigurbjarnarson, au physique digne d'un skipper de bande dessinée. Une image cano-nique, à l'exception de la pipe en bois (il était farou-chement opposé à la cigarette). Voix rauque, cheveux grisonnants, visage sombre, poignée de main ferme. Et sourire chaleureux.

Je lui ai parlé de ma théorie sur la direction des vents, la façon dont, comme par magie, elle ne joue jamais en notre faveur. Il n'a pas semblé comprendre.

« Dis-moi, est-ce que tu as le mal de mer ? » m'a-t-il demandé, en guise d'ouverture de cet entretien d'embauche au débotté.

Comment aurais-je pu le savoir ? C'était comme me demander si j'étais sujet au mal de l'espace. N'ayant aucune expérience de la haute mer, je n'avais jamais été mis à l'épreuve. J'ignorais qu'être capable de faire un nœud de chaise était une compétence cr-u-ciale dans l'existence.

Il s'est gratté le crâne et a penché la tête de côté, comme pour faire sortir l'eau de ses oreilles. « Reviens cet après-midi et on verra comment ça se passe. »

Il s'est avéré que je ne fais pas partie des 35 % de gens particulièrement sensibles au mal de mer. J'ai cadenassé mon vélo et téléphoné au journal pour annoncer que je ne serais pas de retour cet été-là. Le propriétaire était sur le point de conclure un gros contrat publicitaire avec un nouveau distributeur de bains bouillonnants. Par la suite, après des semaines passées dans le froid en haute mer, il m'est arrivé de douter d'avoir fait le bon choix : je n'aurais pas été contre l'idée de récupérer un Jacuzzi.

J'ai suivi un cours intensif sur les nœuds et les drisses et travaillé douze heures d'affilée dans des conditions glaciales, avec sur la tête le bonnet en polaire jaune vif offert par le capitaine. « C'est la première couleur que l'œil repère, au cas où tu tomberais à l'eau », m'a-t-il dit pour me rassurer.

Le capitaine était un marin dans l'âme. Ses cinq garnitures de pizza préférées étaient cinq produits de la mer différents – en gros, un buffet de poissons servi sur du pain –, et il savait toujours où se trouvait le nord, même quand il était à terre au fond d'une quincaillerie. Mon mauvais sens de l'orientation le laissait perplexe. Cela faisait vingt-cinq ans qu'il naviguait sur la *Hildur* au large de Húsavík, emmenant ses passagers observer les baleines et profiter d'une croisière de plaisance.

Après ce premier été de découverte, la cabine du bateau est devenue ma résidence d'été. Tous les ans, je me rendais à Húsavík au début du mois de mai, et nous allions et venions dans le port accompagnés de touristes impatients de contempler les baleines et les macareux sous presque 250 mètres carrés de voiles tendues. Tous les jours, nous racontions les mêmes histoires, les mêmes blagues, et surveillions le même horizon, du printemps à l'automne, jusqu'à ce que les baleines quittent la baie et abandonnent l'Islande pour s'en aller aux quatre coins du globe.

C'était la première fois que je prenais la mer, mais c'était aussi la première fois que je percevais l'étrange position de l'Islande dans le monde, à la fois objet de curiosité aux marges du globe et pivot planétaire. Des passagers qui ne pensaient pas à mal nous posaient des questions allant du déconcertant au passablement

insultant – se demandant, par exemple, s’il y avait suffisamment de gens instruits dans le pays pour faire tourner un gouvernement. Tous les visiteurs semblaient avoir une idée préconçue de notre île. L’Islande, cette planète extraterrestre. L’Islande, ce désert de glace. L’Islande, ce terrain de jeu coûteux. L’Islande, cette forteresse viking. Le capitaine et moi, tout en scrutant la mer en quête de baleines, tentions parfois de clarifier ces mythes ou de déterminer lequel nous paraissait le moins faux.

« Les baleines s’emparent de l’imagination des hommes, m’a dit un jour le capitaine. Il suffit d’un seul coup d’œil pour que les gens aient l’impression d’avoir vu une baleine entière, de la gueule jusqu’à la nageoire. » C’était aussi valable pour l’Islande.

Ce livre raconte l’histoire de l’Islande en réexaminant les canons de l’histoire occidentale. À première vue, il peut sembler audacieux de considérer cette île comme un acteur majeur de la scène mondiale. Après tout, elle n’a jamais eu d’armée. Jamais fait feu sur un autre pays. Jamais conspiré contre un dirigeant étranger ou mené de guerre par procuration, ni prétendu être une puissance hégémonique d’aucune sorte. Mais comment, dans ce cas, expliquer qu’elle ait marqué de son empreinte toute l’histoire occidentale ? Sans les Islandais, personne n’aurait gardé trace de la mythologie scandinave et de l’histoire des rois nordiques du Moyen Âge. Sans l’Islande, le monde, de l’Angleterre à l’Égypte, n’aurait pas connu une gigantesque famine qui déstabilisa les gouvernements et s’acheva par la Révolution française. L’Atlantique Nord aurait pu finir sous la coupe des nazis pendant la Seconde Guerre mondiale, avec toutes les répercussions

que cela aurait pu avoir. Neil Armstrong ne se serait jamais entraîné à alunir sur la terre ferme. Et le monde aurait dû attendre bien des années encore avant de voir une femme élue chef de l'État.

Je souhaite proposer dans cet ouvrage un nouveau regard sur l'Islande, articulé autour de la vie de divers Islandais célèbres ou inconnus, et raconter son histoire en m'appuyant à la fois sur les recherches les plus récentes et certains récits oubliés. Chaque chapitre retrace un épisode du remarquable parcours de ce pays : mille deux cents ans de colonisation, qui commencèrent quand un capitaine viking déconfit et son navigateur ne sachant rien faire de ses dix doigts s'échouèrent au milieu de l'Atlantique Nord. L'île cessa soudain d'être une simple escale pour la sterne arctique. Elle devint une nation de diplomates et de musiciens, de marins et de soldats, qui se retrouvèrent brusquement confrontés à de gigantesques responsabilités, et qui modifièrent discrètement le globe à jamais.

Le capitaine Hörður a fini par devenir mon ami pour la vie, et m'a permis d'effectuer des recherches essentielles pour cet ouvrage alors que nous naviguions vers le Groenland, la Norvège, la Suède et le Danemark.

Lors de notre premier périple au large de l'Islande, trois ans après notre rencontre, une vingtaine de personnes se sont massées sur le quai pour nous faire leurs adieux. C'était une belle journée d'été. La femme du second nous a envoyé des baisers depuis le quai. Fascinés par la scène, quelques touristes ont quitté le stand à hot dogs voisin pour se joindre à cet au revoir. La garde montante a été libérée, le bateau a commencé

à voguer vers le large, et le petit-fils du capitaine, âgé de cinq ans, a crié de plus en plus fort à mesure que nous nous éloignons, avec une énergie telle que j'ai eu peur qu'il ne fasse une crise cardiaque : « Au revoir ! Au revoir ! Au revoir ! »

La vie en mer était simple, quoique très imprévisible. Il n'y avait qu'une constante : notre crainte concernant les vents et les conditions météorologiques. Les vents arrière pouvaient faire avancer le navire de 8 milles marins ; les vents et les courants défavorables pouvaient ralentir notre rythme à 4 ou 5 nœuds. Le temps s'égrenait de manière singulière, et se mesurait moins en heures qu'à l'aune du lent parcours que nous tracions sur l'eau. Une eau qui se déployait sans fin, dans toutes les directions, jour après jour. De l'eau. De l'eau. Encore de l'eau. Terre !

Nous avons atteint notre destination : la côte du Groenland. Une fois sur les lieux, nous avons promené les passagers dans le détroit de Scoresby, le plus long fjord du monde, et l'une des plus vastes zones naturelles à être encore préservées du tourisme de masse. De grands icebergs se détachent à l'embouchure de la gigantesque calotte glaciaire du Groenland. Vers la fin de l'été, la glace fondue diminue le taux de sel de l'océan au point que l'eau peut être utilisée en cuisine, pour faire bouillir des pâtes ou des pommes de terre. Je m'en servais même, en tant que cuisinier du navire, pour laver la vaisselle et pétrir la pâte d'une « miché à l'eau de mer ». En homme économe, le capitaine Hörður mangeait ce pain avec enthousiasme, malgré son goût ridiculement salé.

Il avait sincèrement du mal à voir nos passagers profiter de leurs vacances. La vue de gens restant sur

le pont à ne rien faire le mettait mal à l'aise. À moins qu'il ne s'agisse d'obsédés de la photographie, de tricoteurs compulsifs, ou qu'ils ne soient perpétuellement engagés dans quelque activité productive, il était enclin à leur trouver des tâches à accomplir. Au bout des huit jours que durait le voyage, la moindre personne présente à bord s'était habituellement vu confier une responsabilité, et rendait des comptes au capitaine de sa surveillance des icebergs le soir ou du levage de l'ancre le matin.

Les fjords et montagnes que nous parcourions avaient généralement deux noms : l'un datant de l'époque où la région avait été cartographiée par les Européens, et l'autre utilisé par les Inuits de la région. Les noms inuits étaient descriptifs – le fjord avec la Montagne rouge, la crête aux Deux Sommets –, ce qui permettait aux habitants du coin de guider les voyageurs en leur livrant des indications orales. Nos cartes marines européennes, à l'inverse, étaient un monument à la mémoire d'explorateurs et de marins barbants et morts depuis longtemps qui avaient donné à la région leur nom, celui de leur mère, et celui de tous ceux qu'ils voulaient honorer (du moins en théorie). Le fjord de Carlsberg ; la terre de Liverpool ; la baie de Charcot. Un baleinier anglais qui fit des zigzags le long de la côte il y a un siècle épuisa sa liste de noms jusqu'au marin qui récurait le pont.

Erik le Rouge, contraint de s'exiler d'Islande, poussa quant à lui ses compatriotes à établir la première colonie européenne au Groenland, dans une région qu'il baptisa Eriksfjord. Pour ce faire, il baptisa l'île d'un nom plein de promesses, Groenland signi-

fiant « l'île verte »¹. Une femme remarquable le rejoignit sur cette terre nouvelle et singulière, l'une des plus grandes exploratrices de l'histoire islandaise : Gudrid Thorbjarnardóttir.

Alors qu'elle venait de s'installer à Eriksfjord, dans le sud-ouest du Groenland, Gudrid entendit dire que se trouvait une terre richement boisée de l'autre côté de la mer, un territoire situé encore plus à l'ouest, au-delà des limites de toutes les cartes existant alors. Après deux tentatives infructueuses, elle finit par achever ce voyage vers l'ouest, bien que ces périples lui aient coûté un mari à chaque fois. Elle atteignit l'Amérique du Nord cinq cents ans avant Christophe Colomb et y donna naissance au premier Américain d'ascendance européenne.

Les Islandais trouvèrent cependant l'Amérique encore vierge quelque peu décevante, et ils l'abandonnèrent, oubliant peu ou prou ce vaste continent pendant les huit siècles suivants. Les livres d'histoire, à leur tour, oublièrent Gudrid et sa vaillance. L'aventurière finit par regagner l'Europe et voyagea jusqu'à Rome, avant de retrouver sa ferme islandaise, où elle mourut. La colonie américaine disparut, décomposée par le temps, et fut engloutie sous les herbes.

Quand le capitaine Hörður et moi-même sommes finalement rentrés au port deux mois plus tard, la même foule se tenait massée sur le quai à nous saluer de la main, comme si elle n'était jamais partie.

En mer, quand chaque journée apporte son interminable lot de rebondissements et de périls, deux

1. Le nom du pays en groenlandais est Kalaallit Nunaat, le pays des Kalaallit. C'est le nom qui figure sur les tampons apposés dans les passeports lors des contrôles frontaliers.

mois, c'est long. Mais à mesure que je reprenais la vie routinière à laquelle j'avais si brusquement renoncé, les icebergs de la taille d'un gratte-ciel et les ours polaires vagabondant sur la glace, plus que des souvenirs récents, m'ont paru de saisissantes hallucinations, dignes d'un hurluberlu. Avec les cartes, les satellites et les photographies dont nous disposons aujourd'hui, il m'était facile de retracer notre parcours ; mais il n'est guère évident d'imaginer l'expérience de Gudrid, de retour en Islande après des années d'absence, s'efforçant de parler à ses compatriotes de ce continent par-delà les flots que personne d'autre qu'elle n'avait jamais contemplé.

Nous tenterons dans cet ouvrage de dévoiler et de revivre l'histoire de Gudrid, ainsi que d'autres épisodes cruciaux de l'histoire islandaise négligés et perdus au fil du temps. Comprendre le rôle qu'a joué l'Islande dans l'histoire, cela implique aussi de défaire certains mythes appréciés du public – celui de l'explorateur héroïque, du génie des échecs à la personnalité excentrique ou du Scandinave au cœur noble ; mais la fresque qui se dessine alors est plus riche, et beaucoup plus complexe. Et celle-ci commence – sans surprise – avec un navire.

1

La découverte de l'Ouest L'Islande de la colonisation à 1100

« Les Islandais sont la race la plus intelligente du monde, parce qu'ils ont découvert l'Amérique et ne l'ont jamais dit à personne. »

Oscar Wilde

Quelque part dans le vaste océan du Nord, entre l'Islande et la Norvège, Thorsteinn Olafsson se retrouva impliqué dans le plus grand mystère du début du xv^e siècle en se fourvoyant : il fit virer son navire un peu trop à l'ouest. Ses passagers, qui auraient préféré rejoindre leur chère Islande, durent se contenter d'un iceberg. Ils s'approchèrent de lui. Plus près. Encore plus près – *bam*. La coque en bois fit le bruit d'une gigantesque branche qui se tord et se fend. Le combat entre le navire et l'iceberg n'avait rien d'équitable : l'eau gelée des glaciers est non seulement plus ancienne, mais aussi beaucoup plus solide. Tragiquement endommagé, le navire prit soudain la même direction que l'iceberg : il alla là où les courants l'entraînaient et le vent soufflait. À savoir, à la dérive.

Heureusement pour ses passagers, les vents et les courants finirent par les ramener sur la terre ferme,

mais pas celle qu'ils espéraient. « En hiver » – un terme bien flou dans l'Arctique –, « le navire atteignit le Village oriental du Groenland », selon un bref compte rendu rédigé cinq ans plus tard environ.

Le navire venait d'accoster sur la plus grande île du monde. Si on l'envisage sous l'angle administratif, Thorsteinn avait, techniquement parlant, ramené ses passagers en Islande – à savoir, dans la colonie islandaise du sud du Groenland.

Même s'ils voguaient depuis des mois dans la zone septentrionale de l'Atlantique Nord, les passagers du navire ne s'étaient apparemment pas lassés de devoir vivre ensemble. Au cours des quatre années suivantes, aucun ne choisit de sauter dans un bateau direction l'Islande (quoique l'on ignore s'ils disposaient de bateaux dans lesquels sauter). Thorsteinn, sans doute un brave type malgré son déplorable sens de l'orientation, eut le béguin pour une passagère, Sigrid Björnsdóttir. Il demanda donc sa main à son oncle, et ils décidèrent de se marier dans cette imposante église en pierre de Hvalsey dont les Groenlandais sont si fiers.

Quand Sigrid Björnsdóttir franchit le seuil de l'église par un paisible matin de septembre, son avenir semblait aussi assuré que le changement des saisons. La grande fenêtre cintrée de la majestueuse église en pierre des champs éclairait la foule composée de « nombre d'hommes distingués, tant étrangers que de la région », comme le consignèrent les autorités locales. Avec « un oui et une poignée de main », les deux heureux naufragés devinrent mari et femme.

L'acte de mariage, signé par le pasteur groenlandais Pall Hallvardsson, fut ultérieurement remis à l'évêque

d'Islande et conservé à Skálholt pendant des siècles, jusqu'à ce que des historiens le découvrent et restent perplexes devant la date : le 16 septembre 1408. C'est le tout dernier jour pour lequel nous possédons une trace de présence humaine dans le Groenland d'Erik le Rouge. Peu de temps après, alors que les Scandinaves se trouvaient sur l'île depuis environ quatre cents ans, leur dynamique communauté s'effaça. Se volatilisa. À ce jour, personne ne sait exactement pourquoi.

Les Islandais de l'ère viking avaient découvert le Groenland alors qu'ils étaient avides de terres nouvelles ; et ils avaient fait de ses réserves de morses et de narvals un commerce mondial. En quête de bois et de blé, ils avaient alors vogué encore plus à l'ouest, ouvrant les routes maritimes reliant l'Europe à l'Amérique du Nord, cinq cents ans avant Christophe Colomb. Le Groenland n'avait pas seulement accueilli une fragile petite colonie ; il abritait aussi un empire commercial en plein essor, et constituait un lien crucial entre les ressources brutes de l'Amérique du Nord et la puissante civilisation viking de Norvège. Les preuves archéologiques que nous possédons aujourd'hui suggèrent que sa présence sur l'île était bien plus importante que ce que nous avons d'abord cru à partir des témoignages écrits.

Dans ce cas, comment une communauté de milliers de personnes, après cinq siècles d'existence, a-t-elle pu disparaître sans laisser de trace ? Comment toute une nation insulaire a-t-elle pu se transformer en cité fantôme ? Et à quoi ressemblait leur vie dans l'Amérique de l'époque ?

Pour percer ce mystère, nous suivrons le parcours des trois plus célèbres explorateurs islandais – Erik,

Leif et Gudrid – à travers les événements étranges, violents ou fortuits qui modelèrent leur existence. La plupart d'entre nous connaissent déjà une version simplifiée de leur histoire ; comme toujours, cependant, la vérité est bien plus complexe. Nos héros commirent des meurtres, s'égarèrent beaucoup, se convertirent au christianisme, s'égarèrent à nouveau, commirent une fois de plus des meurtres, sauvèrent des naufragés, mentirent, bénéficièrent de pots-de-vin, commirent encore des meurtres ici ou là, avant de finir par mourir dans une ferme. Qui plus est, malgré tout ce que vous avez pu entendre sur la trace laissée dans l'histoire par Erik le Rouge et Leif Eriksson, le véritable explorateur est bien Gudrid Thorbjarnardóttir, une héroïne oubliée. Aussi incroyable que cela puisse paraître, tous ces aventuriers appartenaient à la même famille, que ce soit par le sang ou par le jeu des alliances. Leur arbre généalogique est le point de départ de notre mystère groenlandais.

Cette histoire s'achève par une disparition. Mais elle commence par un exil.

*

Comme nombre de gens, j'avais l'habitude d'idéaliser les périple en bateau sur un océan déchaîné. Les vagues qui s'écrasent sur le pont. Les ciseaux qui volent à travers la coquerie. Les marins, confrontés à la puissance incommensurable de l'océan, qui luttent pour sauver leur navire. *Arisez la grand-voile ! Choquez l'écoute ! Dix degrés à tribord !* Lors de mon propre voyage en mer il y a quelques années, j'ai cependant trouvé les tempêtes beaucoup moins romantiques.

Le chaos vous oblige à élever la voix et à hurler, même lors d'une conversation en tête à tête. Vos doigts s'engourdissent à force d'agripper l'épaule de votre compagnon de bord. *Va dormir un peu, bon sang !* Une fois redescendu dans ma cabine, j'ai découvert que je ne pouvais pas me déshabiller sans m'allonger sur le dos. Tard dans la soirée, je me suis réveillé alors que de l'eau de mer glacée coulait à travers le pont directement sur mon lit. Une goutte a atterri sur ma joue et s'est lentement immiscée dans mon oreille. J'ai renoncé à l'idée de dormir. Je me suis péniblement redressé, sans jamais lâcher la poignée, l'échelle – n'importe quoi me tombant sous la main. Une fois sur le pont, j'ai failli marcher sur le maître coq qui « prenait juste un peu l'air », alors qu'il était incapable de tenir debout. Quand nous avons quitté notre port islandais, le moral au beau fixe, nous avons lancé par plaisanterie que ce serait une bonne idée de filmer un concours culinaire télévisé dans la coquerie d'un navire bercé par le roulis. Ce jour-là, le visage verdâtre, le cuisinier semblait particulièrement peu enclin à animer ce genre d'émission. « Le pire, avec le mal de mer », m'a-t-il dit alors qu'il se tenait à quatre pattes, « c'est qu'on sait qu'on ne risque pas d'en mourir ». Nous n'avons rien mangé ce jour-là.

Cette aventure peu romanesque a eu lieu entre l'Islande et Stavanger, en Norvège. Par pure coïncidence, nous effectuions alors à rebours le premier voyage d'Erik le Rouge, suivant la route qu'il avait empruntée un millénaire plus tôt, afin de mener notre goélette en bois, l'*Opal*, jusqu'à la cale sèche des meilleurs constructeurs de bateaux de Scandinavie. Erik le Rouge, bien sûr, est le fondateur de la première

colonie islandaise au Groenland ; mais son histoire commença de manière assez vile.

Alors qu'Erik n'était encore qu'un bambin, il fut contraint de fuir la Norvège avec son père, Thorvald, condamné à l'exil après avoir commis « quelques meurtres ». Ils s'enfuirent vers l'ouest direction l'Islande, à bord d'un *knarr* – un navire à large bau conçu pour un équipage modeste et une grosse cargaison –, et mirent environ une semaine à accomplir cette traversée mouvementée. Le *knarr* était un moyen de navigation crucial pour les Vikings s'aventurant sur l'Atlantique Nord ; mais ils se confiaient surtout aux bons soins de Njörd, le dieu de la mer. Le capitaine pouvait bien manœuvrer le gouvernail fixé à tribord, c'était le vent de la fortune, au bout du compte, qui dictait son voyage. Un seul coup de vent un peu violent, et le bateau à mât unique risquait de perdre son morceau de bois le plus vital. En l'absence de vent, cependant, l'équipage passait des jours à contempler la côte qu'il souhaitait rejoindre sans s'en approcher d'un pouce. Un vent favorable enfin, et le *knarr* pouvait atteindre une vitesse de pointe de 8 nœuds (à titre de comparaison, la vitesse maximale d'un phoque à la nage est d'environ 10 nœuds).

Erik et Thorvald traversèrent donc la mer de Norvège en direction de l'ouest. Quand le vent était fort, Erik avait froid. Quand il pleuvait, il était mouillé. Quand le bateau fendait les flots et que les vagues éclaboussaient le pont, il ne pouvait presque pas dormir. Un *knarr* dispose de peu d'espace sous le pont – impossible de se prémunir contre les éléments. En supposant que ce voyage se déroula normalement, Erik atteignit l'Islande au bout de sept ou dix nuits à

ce régime. Le *knarr* avait une vitesse moyenne de 6,5 nœuds sur les longs trajets – les reconstructions modernes qu'en ont effectuées des archéologues curieux ont prouvé l'efficacité de ce type de navire ; mais la vitesse, bien sûr, ne fut pas le seul facteur déterminant de la réussite de son voyage.

La goélette sur laquelle je naviguais des siècles plus tard n'était pas plus rapide qu'un *knarr* ; après tout, le vent souffle toujours de la même façon, même si mille ans se sont écoulés depuis lors. Par beau temps et vent favorable, notre bateau atteignait 8 nœuds. Confrontés à la houle et aux courants, nous descendions à 4 ou 5 milles par heure – footing, accélération, footing, accélération. Bien sûr, nous bénéficions de cabines sous le pont, de vestes imperméables et d'un chef cuisinier nauséeux ; mais notre plus grand atout était de pouvoir naviguer sans chercher des yeux les oiseaux venus de Norvège, les baleines, les principales étoiles ou la position du soleil. Car nous – chanceux marins modernes – possédions une boussole.

Dire que l'Islande, le Groenland et la partie continentale de l'Amérique du Nord furent découverts par des marins qui dévièrent de leur trajectoire suppose qu'une trajectoire eût pu être *définie* au préalable. Ces hommes inventèrent la navigation à voile des siècles avant que l'art de la navigation ne soit davantage qu'une hypothèse de savant. Si le dictionnaire islandais compte cent cinquante-six entrées pour décrire le vent, les marins de l'époque avaient leur propre terme pour désigner le fait de se perdre en mer : *hafvilla*. Les textes anciens ne nous disent pas comment les premiers colons islandais ont bien pu naviguer sans boussole. Utilisaient-ils un quadrant de navigation et

un cadran solaire ? Le cas échéant, ce devait être particulièrement éprouvant dans une région du monde caractérisée par de longs hivers dépourvus de lumière et au ciel nuageux. Et les étoiles, me direz-vous ? En été, quand avaient lieu la plupart des traversées vers l'Islande, elles étaient probablement cachées par le soleil de minuit.

Ces capacités de navigation limitées et malgré tout impressionnantes furent cruciales pour la suite. Si Erik le Rouge et son père n'étaient pas parvenus à trouver l'Islande – s'ils avaient visé quelques degrés trop au sud et complètement raté l'île –, des siècles de colonisation du Groenland et de l'Amérique du Nord auraient pu se dérouler de tout autre manière. Cet équilibre entre une navigation au millimètre près et l'errance involontaire en mer fut un facteur décisif de l'histoire scandinave. Certes, les navigateurs connurent des succès divers. Ainsi que nous le verrons, Erik navigua droit vers son but, Leif vogua dans le sillage de quelqu'un qui s'était égaré, et Gudrid fit naufrage au milieu de l'océan. Chacune de ces aventures fut un véritable coup de chance d'un point de vue nautique ; et chacune se révéla capitale pour la suite.

*

Comme l'indique l'écrivain Árni Magnússon, l'Islande est le seul pays européen qui se souvient de ses origines en tant que nation, car sa fondation est « inscrite dans les œuvres de ses premiers historiens ». Pendant des millions d'années, cette île perdue de l'Atlantique Nord ne servit qu'à offrir une appétissante

colonie d'oiseaux à son seul mammifère terrestre, le renard polaire, avant que des humains trouvent soudain un moyen de s'y rendre. Moitié moins vaste que le Royaume-Uni et d'une taille équivalente à celle de l'Ohio, l'Islande fut le dernier grand territoire colonisé de l'hémisphère Nord. Quand la Nouvelle-Zélande fut conquise par la population maorie quelques siècles plus tard, l'intégralité de la planète fut alors occupée par les humains, à l'exception de quelques îlots (le Cap-Vert, par exemple) et de terres aux conditions climatiques extrêmes, comme le Svalbard.

La terre islandaise fut d'abord foulée par trois explorateurs successifs, venus là avant tout par curiosité, mais aussi pour vérifier les dires de ceux qui se targuaient d'avoir découvert une grande île déserte. Flóki Vilgerðarson, le troisième arrivé sur les lieux, aurait donné son nom à l'Islande (« terre de glace ») alors qu'il se tenait au sommet d'une montagne surplombant le vaste fjord de Breida, envahi par la banquise. D'autres toponymes furent proposés en ces époques lointaines, notamment Snaeland (« terre de neige »), l'île de Gardar et Thulé.

Mais ces aventuriers débarquèrent sur l'île, inspectèrent les environs et repartirent. Le véritable premier jour de l'histoire de l'Islande – le début de sa colonisation réelle – fut un après-midi d'été de l'an 874, quand le fermier norvégien Ingólfur Arnarson, flanqué de sa famille et de ses esclaves, quitta à pied le cap d'Ingólfshöfði pour rejoindre l'actuelle Reykjavík (prononcer « reïk-ia-vik »), dans le sud-ouest du pays. Le premier livre d'histoire de l'Islande, le *Landnámabók*, parfois abrégé en *Landnáma* (*Le Livre de la colonisation*), décrit la vie d'Ingólfur, puis nous donne de manière

détaillée le nom et l'emplacement de la ferme des milliers de colons qui arrivèrent sur l'île après lui. Il s'agissait, en quelque sorte, d'une liste de VIP vikings rédigée par le premier intello binoclard du pays, Ari le Savant, dont le but était de souligner la généalogie respectable des habitants de l'île – de montrer qu'elle n'était pas peuplée que d'esclaves et d'assassins. L'Islande, comme Ari l'explique, était un pays peuplé de vaillants Norvégiens.

Mais dans un bref aparté du préluide, propre à faire couler beaucoup d'encre chez les chercheurs contemporains, Ari mentionne qu'avant la colonisation norvégienne, « il y avait ces hommes » nommés *papar* – des moines irlandais. Ari répète cette histoire dans *l'Íslendingabók (Le Livre des Islandais)*, rédigé ultérieurement, affirmant que les moines abandonnèrent l'île parce qu'ils ne voulaient pas vivre aux côtés de Vikings païens, et qu'ils laissèrent derrière eux « des livres, des cloches et des gourdins irlandais ». Historiens et archéologues ont tout fait pour vérifier le témoignage d'Ari, mais à ce jour la question reste ouverte. Certains toponymes anciens, comme l'île de Papey, à l'est, laissent à penser que les premiers colons croyaient effectivement que certaines zones avaient d'abord été occupées par ces mystérieux moines. Qui plus est, au début du xx^e siècle, trois pièces d'argent datant de l'époque romaine furent découvertes à trois endroits différents de l'extrémité sud-est de l'Islande – la région la plus commode pour accoster quand on arrive d'Irlande. À cela s'ajoutent certains textes anglais, rédigés par un moine irlandais cinquante ans avant la colonisation de l'Islande, qui parlent d'une

communauté religieuse sur une île du Nord nommée Thulé, bénéficiant d'une lumière perpétuelle en été.

Mais les détracteurs de la théorie d'une colonisation antérieure aux Vikings expliquent que le mot *papar* avait plus d'une signification, et renvoyait, dans ce cas précis, à un relief accidenté. Ils balayaient de la main la découverte des pièces de monnaie, affirmant qu'elle ne fait que prouver que les vieilles pièces voyageaient en effet – il vous suffit de regarder sous les coussins de votre canapé. Et la description de Thulé, selon les sceptiques, pourrait aisément faire référence aux îles Féroé, aux Shetland, à Saaremaa (une île estonienne), au Groenland, ou encore à Smøla, en Norvège, que ses habitants assurent être cette terre nimbée de mystère. Dans cette histoire de moines, il y a cependant bien un élément qui ne relève pas du mythe : les Islandais ont un héritage irlandais significatif. En 2018, des scientifiques de la société pharmaceutique deCODE, installée à Reykjavík, ont pu séquencer le génome de vingt-cinq Islandais dont les restes étaient conservés au Musée national, et les comparer à celui des Britanniques d'origine celtique et des populations scandinaves. D'après leurs résultats, les premiers colons étaient à 57 % d'origine nordique ; les autres étaient d'origine celtique ou « mixte ». Le mélange aurait eu lieu en Grande-Bretagne et en Irlande ; et les femmes de l'époque étaient plus susceptibles que les hommes d'être d'origine celtique britannique. Cela pourrait vouloir dire que certains Vikings en route vers l'Islande firent escale en Irlande, où ils enlevèrent des femmes avant de poursuivre leur voyage vers l'ouest.

Il est toutefois impossible de dire, à partir du seul séquençage de gènes, si une partie de la population

islandaise primitive était faite d'Irlandaises qui ne purent échapper aux Vikings. On peut imaginer que certaines d'entre elles tombèrent sous le charme de ces Scandinaves itinérants, passés maîtres dans l'art de sillonner les mers du Nord. En tout cas, ils avaient des règles d'hygiène très strictes, comme en témoignent les fouilles de sites funéraires, qui révèlent la présence de pinces à épiler, de rasoirs, de peignes et de cure-oreilles en os et bois d'animaux. Ils parlaient le vieux norrois, débarquaient avec leurs propres habitudes culturelles et – peut-être le plus important dans une Irlande alors païenne – ne croyaient pas en Jésus.

La Scandinavie – Danemark, Norvège et Suède – demeurait la dernière région païenne d'Europe. L'absence de religion fut de fait la définition première du mot Viking, dont la signification précise reste inconnue, même s'il existe de nombreuses hypothèses savantes. La façon dont on interprète le terme dépend largement de notre conception de la vocation principale des Vikings. Si on les considère avant tout comme des bandits, la définition de « pirate qui ne s'éloigne pas du rivage » semble logique, puisque *vik* veut dire « crique » en norrois. Mais les Vikings tissèrent aussi un réseau commercial complexe à travers toute l'Europe occidentale et la Baltique. Le passage progressif du statut de pillard à celui de marchand pourrait être lié à divers facteurs, notamment les problèmes de pénurie qui accompagnent toujours la scélératesse : la quantité de terres à voler est limitée, tout comme le nombre de gens que l'on peut enlever.

Sauf, bien sûr, si l'on découvre un nouveau territoire.

Ainsi, environ un siècle après le début de l'ère viking, l'Islande devint un haut lieu de leur expansion. Quand Erik le Rouge et son père arrivèrent sur l'île, vers 960 apr. J.-C., les meilleures parcelles agricoles avaient déjà été attribuées. Ils avaient accosté cinquante ans trop tard pour s'emparer des terrains de premier choix.

À l'époque, dans l'économie viking, on établissait les limites d'un domaine foncier en usant d'une méthode singulière : pour obtenir une terre, expliquent les sagas, les premiers colons devaient l'incendier quand le soleil était à l'est. Puis ils marchaient jusqu'à ce que le soleil soit à l'ouest et allumaient un nouveau feu. Ainsi, personne ne pouvait revendiquer davantage de terrain qu'il ne pouvait en parcourir à pied en une journée. C'était un bon moyen d'équilibrer la répartition des terres – personne ne pouvait rafler toute la mise –, mais ce n'était pas de chance pour le dernier colon à arriver sur les lieux, une fois toutes les ressources exploitées. Quand Erik et son père descendirent de leur *knarr*, ils découvrirent qu'il leur faudrait survivre tant bien que mal dans la région de Hornstrandir, le dernier endroit d'Islande qu'il restait à coloniser. Leur ferme était juchée au sommet d'une falaise donnant sur l'océan. Les algues constituaient presque la seule végétation des alentours. La neige et un épais brouillard pouvaient tomber en toute saison. Les attaques d'ours polaires n'étaient pas rares. Erik le Rouge, notre héros, était coincé au fin fond de la cambrousse islandaise et s'ennuyait ferme. Dès que son père mourut, il commença à chercher un moyen d'échapper à cette vie.

Les détails de son existence proviennent de deux ouvrages, *La Saga d'Erik le Rouge* et *La Saga des Groenlandais*. Ces histoires ont été rédigées par deux auteurs différents – l'un comme l'autre ignorant qu'il existait une autre retranscription de ce récit oral –, et furent consignées environ deux cent cinquante ans après les événements qu'elles décrivent. *Les Sagas du Vinland*, nom sous lequel on regroupe les deux textes, relèvent du célèbre genre littéraire islandais nommé « saga » (un terme entré dans la langue française), à savoir des récits de colonisation rédigés pendant deux siècles, de 1200 à 1350 environ. Ces *Íslendingasögur* (prononcer « is-lendika-seugur ») rassemblent trente-huit histoires familiales distinctes qui font partie intégrante de l'identité islandaise. Les lire en intégralité – croyez-en un homme qui a survécu à cette épreuve – exige bien quatre semaines de labeur intense : le récit se noie souvent dans de barbantes descriptions d'arbres généalogiques et de meurtres à la chaîne dont le lecteur a du mal à comprendre le sens. La plupart des Islandais ne connaissent que les sagas les plus élaborées sur le plan stylistique et les plus amusantes, comme *La Saga de Njáll le Brûlé*, *La Saga de Laxdæla* (ou *Saga des gens du Val-au-Saumon*) et *La Saga d'Egill*.

Le professeur Sigurður Nordal a un jour dit que les sagas commencèrent comme une science et s'achevèrent en fiction. *Les Sagas du Vinland* furent écrites à une époque relativement proche de celle des expéditions – quelque trois générations plus tard « seulement » –, et il en existe deux versions distinctes. Il y a des raisons de croire que ces deux textes combinés sont *plus vrais* que beaucoup d'autres sagas, et se situent quelque part entre une narration élaborée et

la documentation « historiquement exacte » du récit de la colonisation rédigé par Ari le Savant. Nous pouvons donc être à peu près sûrs que l'histoire d'Erik le Rouge se fonde sur des événements véritables.

Contrairement à la plupart des héros dont les sagas portent le nom, Erik le Rouge n'est pas présenté au lecteur par une généalogie d'une page et une description détaillée de ses caractéristiques physiques. Dans *La Saga d'Egill*, par exemple, le héros éponyme, à l'allure singulière, est décrit avec tant de détails que les médecins modernes le soupçonnent d'être atteint de la maladie osseuse de Paget. Nous savons même qu'il pouvait, de façon charmante, toucher son nez avec sa langue quand il était enfant.

Erik le Rouge, quant à lui, est une page blanche. La saga ne mentionne même pas la couleur de ses cheveux, que l'on suppose à l'origine de son surnom. Le lecteur est contraint de juger l'homme uniquement sur ses agissements. Était-il courageux ? Rusé ? Cruel ? Idiot ? Était-ce un explorateur intrépide ou un exilé incroyablement chanceux ? Ce que nous savons, c'est qu'il quitta son misérable lopin de terre coupé du monde et parvint à épouser Thjodhild, la fille d'un riche fermier de l'Ouest. Grand, ténébreux et beau parleur ? Peu après son installation dans une ferme surplombant le fjord de Hvamms, deux de ses esclaves furent tués par ses voisins. Ceux-ci prétendaient que les domestiques avaient usé de sorcellerie pour provoquer un glissement de terrain. Erik se hâta d'aller les voir pour les tuer à coups de poignard.

Quel imbécile ! Erik l'Idiot ! Dans l'Islande du x^e siècle, la loi du talion n'existait pas quand il s'agissait d'esclaves. Coupable de châtement injuste, Erik fut

contraint de fuir (à nouveau) sur une île voisine. À ce stade, nous pouvons supposer soit qu'il était colérique et immature sur le plan politique, soit qu'il pensait – une idée étrange pour l'époque – que tous les hommes étaient égaux. La suite de son parcours conforte la première hypothèse.

Vivant désormais sur la petite île de Brokey, Erik tenta de repartir de zéro. De manière amicale, il demanda à son nouveau voisin de garder pour lui quelques *settstokr* (des poutres décorées ayant une valeur mystique) que son père avait apportées de Norvège. Quand il acheva de bâtir sa nouvelle demeure et revint chercher ses poutres magiques, il « ne put les obtenir ». Naturellement, il tua alors son voisin, et l'ami de son voisin, ainsi que « quelques autres ».

Ce fut à ce moment-là que les autorités déclarèrent Erik *fjörbaugsmaður*, à savoir hors-la-loi, pour une durée de trois ans. Quiconque le voyait en Islande pendant ce laps de temps pouvait le tuer sans être inquiété. Erik était un apatride. Une fois de plus. Quel que soit son caractère, la décision qu'il prit alors se révéla capitale.

À l'époque où il vivait dans le Nord-Ouest avec son père, on lui avait raconté l'histoire d'un homme, Gunnbjörn Úlfsson, qui s'était perdu en mer et avait repéré une terre plus à l'ouest. Et ce fut ainsi que, tout comme son propre père l'avait entraîné dans sa fuite après avoir commis un meurtre, il fit monter ses deux fils Thorsteinn et Leif à bord d'un *knarr*. Ils s'en furent vers une terre mystérieuse dont ils ignoraient tout, parcourant plus de 400 milles de mer houleuse. Une drôle d'île des extrêmes les attendait.

*

A posteriori, il aurait peut-être mieux valu qu'Erik soit condamné à mort. Cela aurait été moins risqué pour sa famille et l'équipage qui l'accompagnait. Il faut savoir que le taux de survie des voyages en mer était d'environ 50 %, comme en témoigne le convoi de vingt-cinq navires qui partit pour le Groenland, une fois Erik revenu de ses trois ans d'exil : onze navires coulèrent ou furent contraints de faire demi-tour.

Lors de cette expédition audacieuse, le groupe ne pouvait qu'espérer que son petit esquif ne s'approcherait pas trop d'une vague déferlante, d'un *skerry* (un affleurement rocheux isolé au milieu des flots) ou d'un iceberg surgissant du brouillard. Si l'océan les attrapait, il ne les lâcherait plus. En haute mer, le nombre de degrés Celsius de la température de l'eau est à peu près égal au nombre de minutes suffisantes pour provoquer l'hypothermie. En voyageant vers le Groenland un été, j'ai mesuré un agréable 6 °C. Ce qui laisse six minutes à un être humain pour garder la tête hors de l'eau avant que tout ne soit fini.

Quand ils repérèrent la terre ferme, Erik et son équipage découvrirent de hautes montagnes coiffées de glace, bien plus hautes que tout ce qu'on pouvait voir en Islande. Outre le relief, ce pays ressemblait beaucoup à la ferme où Erik avait grandi, dans les Fjords de l'Ouest – un lieu qu'il s'était juré de ne plus jamais revoir. N'ayant rien à perdre, il laissa le navire longer la côte vers le sud.